

**Zinda dilane  
ou la joie de vivre**  
Jean-Christophe Meyer

*À la famille Khan, Saman Abad, Labore.*

**Neelam la Cachemirie**

Dans la vallée de Kamsar  
Avec la langue ancienne  
Je voulais prier  
Pour les morts et les vivants  
Mes mains crispées  
Ma gorge noueuse  
De cep de vigne  
Mes mots éteints  
Prisonniers

\*\*\*

Je chercherais bien la  
Pierre de miel  
La pierre de réconfort  
Mais tant ici de roc éclaté  
Tant mis à nu qu'elle serait  
Ma pierre comme  
Écrasée  
Perdue  
La main de Dieu  
A fendu la montagne  
Par pans entiers la  
Rivière Neelam l'a avalée

Comme elle terrible  
Avale les hommes  
Dix fois mille en une année,  
Et elle ne rend pas les morts ;  
C'est ce que dit la légende.

\*\*\*

La coupure ici est nette  
Œuvre de scalpel  
Où la roche luit sous la Lune  
Boudeuse  
Parfois on entend encore  
Un caillou qui roule  
Ou comme le chuintement  
D'un sablier géant  
Qui soudain s'affole.  
Nous sommes dit Khurram  
Au bord de l'abîme  
Dans les bras de Dieu.

\*\*\*

J'ai voulu choisir  
La route ancienne  
Dont un pan subsiste  
Elle est parsemée d'éclats  
Jonchée d'ordures  
D'arbres et de fissures  
Puis effondrée  
Disloquée  
Là je m'arrête  
Au bord du monde  
Je contemple le désastre

Et la route nouvelle  
Poussière et cendre  
Sous la lune  
Elle a été tracée  
Parmi les corps

Des enterrés vifs  
Parfois on se dit  
Cette odeur encore c'est  
Peut-être la leur  
Qui monte des ruines  
Douceâtre et persistante.

\*\*\*

Zinda dilane :  
Voici le départ  
Dans les montagnes.  
Zinda dilane :  
Après la fin,  
Le recommencement.  
Il s'ébroue dans les feux de l'aube  
Dans ces galopades d'enfants rieurs  
À la source jaillissante  
Dans la crique de Neelam  
Et ses cocotiers penchés

Il vit dans les visages des villageois  
Qui attendent et agissent  
Dans le cœur des soufis  
Ardents à la tâche,

Et,  
Zinda dilane,  
Dans le sourire  
De cette fille qui me tend  
Une pomme  
Sur le bord du chemin.

## Lahore

L'esplanade immense  
Aux cent mille croyants.  
Elle est vide de toute présence humaine.  
Seul un vieillard – Dieu  
Lui-même – balaie  
Les dalles rouges et chaudes  
Qui massent nos pieds fatigués.

À Bad Shahi,  
L'air est frais  
Sous les coupoles,  
Les tapis de prière rugueux  
Et le marbre froid.  
Sobres les friselis et minéraux !  
Ils appellent,  
Nous nous recueillons.

À force de croire,  
Le voile jaune sale de la ville  
Semble se lever presque  
Et la voûte retrouver son azur.

Alors nous partons rejoindre le monde.

\*\*\*

Les portes s'ouvraient  
Pour nous  
À Soli Wal  
Celles des maisons ou des huttes  
Et celles des ateliers

La misère est  
Dans ton cœur  
Non dans la main  
Qui se tend.